

G E L N O C T U R N E

DU MÊME AUTEUR

Aux mêmes éditions

L'Athlète

2009

et coll. Points Policiers, n° P2355

Frontière mouvante

2011

coll. Points Policiers, n° P2808

Knut Faldbakken

GEL NOCTURNE

r o m a n

TRADUIT DU NORVÉGIEN
PAR HÉLÈNE HERVIEU

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION DIRIGÉE
PAR MARIE-CAROLINE AUBERT

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original : *Nattefrost*

Éditeur original : Gyldendal Norsk Forlag, Oslo

© original : Gyldendal Norsk Forlag AS, 2006 (tous droits réservés)

ISBN original : 978-82-05-36257-4

ISBN : 978-2-02-108023-0

© Éditions du Seuil, avril 2012, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Prologue

Elle prit le raccourci parce qu'elle était en retard et qu'elle voulait à tout prix éviter que ça fasse des histoires, elle était déjà assez fatiguée comme ça. De l'herbe morte et humide s'enroulait autour de ses chevilles comme des doigts glacés, ses baskets étaient trempées. Le gel arrivait sournoisement pendant la nuit et fondait au fil des heures. Une inquiétude sourde et glaçante refusait de lâcher prise, même dans la journée.

Aucune fumée ne sortait de la cheminée, il n'avait pas fait de feu, il devait faire froid dans le salon. Dans son état elle supportait mal le froid. Il avait beau le savoir, il s'en fichait royalement. Ce qui n'arrangeait rien. Elle avait fini par abandonner tout espoir de changement. Mais baisser les bras n'était pas sans danger, une attitude qui lui faisait presque peur parce qu'elle faisait resurgir l'indifférence – et la colère. Elle savait ce que cet état d'esprit avait de destructeur, surtout maintenant. Elle avait déjà abordé ces rivages. Cela la ramenait loin en arrière, à ce qu'elle avait été – mais ce que lui, à présent, était devenu..., se dit-elle tandis qu'elle sentait les lourds sacs en plastique scier ses doigts gelés. Ils étaient en passe de se transformer en un couple jumeau inquiétant et difforme, un monstre à deux têtes, assoiffé de vengeance, prêt à tout puisque leurs rêves avaient été anéantis.

Non ! Il ne fallait pas que ça aille jusque-là, se dit-elle. Même si le sentiment de déception cognait dans sa poitrine.

Même si elle avait fait des choses qu'elle regrettait. Elle s'était trompée sur toute la ligne. Elle n'aurait jamais dû accepter de le suivre ici. Elle aurait dû réfléchir avant. Mais il avait eu ses raisons, il avait insisté, s'était fâché. Ses accès de colère avaient commencé à l'effrayer, comme tout le reste par ici. Elle ne connaissait pas bien ce coin du pays, se sentait perdue. La forêt s'étendait, dense et menaçante, dans toutes les directions, aspirait à elle le peu de lumière du jour qu'il y avait, le lac n'était qu'une surface morte. Rien ne s'arrangerait ici. Elle aurait dû s'en rendre compte. Rien de ce qu'elle espérait n'était arrivé. Le temps n'était plus aux regrets. Elle devait sauver ce qui pouvait encore l'être – et, pour commencer, sa peau. Pour ça, il fallait le remettre sur pied. Elle savait ce que ça voulait dire. Ce qu'il lui en coûterait. Elle était passée par là. Il fallait qu'elle soit forte pour deux.

Elle passa par-dessus la barrière en bois défoncée. Le vieux chalet en gros rondins se trouvait dans la forêt profonde, presque invisible depuis la route. Des rideaux de pluie fine arrivaient par rafales du lac Mjøsa. Il ne faisait pas très froid mais l'humidité vous transperçait. Ses pieds retrouvèrent le chemin envahi d'herbes folles. Elle essuya l'eau de son visage avec son avant-bras, sans poser ses sacs de provisions par terre – trois sacs du supermarché Kiwi qui avaient rendu ses doigts blancs et insensibles. Les courses pour une semaine. Elle avait réussi à presque tout prendre. Il leur restait encore un peu d'argent, ils s'en sortaient, d'une certaine façon, son job de remplaçante rapportait un peu, mais ils ne pourraient pas tenir indéfiniment, pas en hiver en tout cas. Combien de temps supporterait-elle de vivre comme elle le faisait maintenant ? Et puis il leur faudrait s'équiper bientôt, elle aurait besoin de vêtements et de tout un tas de choses. Elle avait essayé de lui en parler, mais il ne voulait pas entendre. Il avait assez à faire avec ses problèmes, ses cauchemars. Elle s'était montrée patiente, avait

fait preuve de compréhension. Il n'était pas un monstre, se dit-elle pour se donner du courage, il n'avait pas un méchant fond. C'était un homme bien. Gentil. Il fallait seulement qu'il remonte la pente. Il était si malheureux et il n'arrivait pas à s'en sortir tout seul.

Mais il allait bien devoir l'écouter.

Il faisait glacial dans l'entrée et le salon, comme elle le craignait. Il faisait plus froid dedans que dehors, même si ce n'était qu'une impression. Il était allongé sur la banquette du lit sous la couverture en laine, il dormait. Ou faisait semblant de dormir. Sans doute pour éviter de l'entendre lui crier qu'il devait allumer le poêle.

Elle cria.

Il se retourna. Il n'avait pas dormi. Il était saoul ou défoncé : quelque chose dans son regard, une certaine expression du visage. Elle ne lui demanda même pas où il avait planqué le reste. Il se débrouillait toujours pour en avoir un peu en réserve, il ne savait pas quand il pourrait retourner à Hamar pour se réapprovisionner. Avant, il partageait avec elle, quand elle le lui demandait, mais plus maintenant. Elle en avait moins besoin que lui à présent, mais de temps en temps, il lui en fallait pour tenir le coup. Comme en ce moment. C'est pourquoi elle criait, mais c'était comme s'il ne l'entendait pas.

– T'en as mis du temps, bordel ! dit-il.

– On est vendredi. Y avait plein de monde.

Elle laissa tomber à grand bruit les sacs de courses près de l'évier. L'un se renversa et des pommes se mirent à rouler. Il les suivit du regard avec attention, comme s'il espérait qu'au moins l'une d'elles tombe par terre.

– Des pommes ! T'as claqué du fric pour acheter des pommes ?

– J'ai besoin de vitamines, tu le sais bien. D'ailleurs, ça ne te ferait pas de mal non plus d'en manger.

– Je toucherai pas à ces foutues pommes !

- Tu avais dit que tu allumerais le poêle.
- J’ai oublié.
- Je viens de te le rappeler.
- J’ai faim.
- Je vais faire à manger, mais allume d’abord le poêle.
- Ce que tu peux être emmerdante !
- Il y a du bois dans l’entrée.
- T’as l’intention de me faire chier longtemps ?
- J’ai froid. Bouge ton cul !
- Ah ? C’est comme ça que tu le prends aujourd’hui ?

Il enfouit son visage dans la couverture en laine. Elle entendit comme des gloussements. Est-ce qu’il riait ? Est-ce qu’il se foutait d’elle dans son coin ? Elle prit une profonde inspiration, comme si cela pouvait apaiser le désagrément de se retrouver dans cette pièce où l’odeur du corps de cet homme imprégnait les murs.

- T’as qu’à te faire à bouffer tout seul !

Il dut noter un changement dans son ton de voix, car un mouvement s’amorça sous la couverture.

- Bon, ça va, je me bouge...

Il fit des efforts pour s’asseoir, passa la main dans ses cheveux clairsemés, se secoua un peu.

- T’as été à la poste ?

– À la poste ? s’écria-t-elle. Comme s’il y avait quelque chose pour toi à la poste...

- T’as refermé la porte ?

Il tremblait dans son pantalon tout fin et son tee-shirt.

- Je t’ai déjà dit qu’on caillait.

- Tu m’as acheté des clopes ?

- Mets ta veste.

- Mais t’as acheté des clopes, oui ou non ?

Il tenait la veste d’une main et fouillait les poches.

- Bouge-toi !

- Ça va, j’té dis. Calmos... !

Il agita vaguement une main dans sa direction, tandis qu'il se traînait, en chaussettes, vers l'entrée. Elle ne le vit pas, elle était dans la cuisine et lui tournait le dos. La dispute grondait, pour trois fois rien, comme toujours. Elle n'en pouvait plus. Ses mains déchirèrent les emballages des marchandises. Fébriles, comme si elles ne lui appartenaient pas. Trop, c'était trop.

Il revint avec quelques bouts de bois, approcha la chaise du poêle, s'assit et commença à bourrer le foyer avec peine.

– Il te faut du papier.

– T'as qu'à m'en apporter.

– Il y a des vieux journaux dans la petite pièce.

– Qu'est-ce que tu fais à bouffer ?

– Occupe-toi d'abord du poêle.

– Mais qu'est-ce que tu fais à bouffer, bordel !

Sa voix stridente n'augurait rien de bon. Ça arrivait qu'il la frappe. Elle sentait quand ça venait.

– Des bâtonnets de poisson.

– Du poisson, putain ! Alors que tu sais parfaitement que je déteste ça !

– Dommage pour toi.

– Mais t'as des saucisses, là.

– C'est pour demain.

– Demain ? Pourquoi ça ?

– Parce que c'est comme ça.

– T'es qu'une sale...

Il n'eut pas la force d'achever.

... Je vais pas bien... Tu sais que je vais pas bien en ce moment...

Il geignait. C'était presque pire.

– Alors, tu l'allumes ce poêle ?

– Espèce de connasse !

– Fais attention à ce que tu dis !

– Ha ! Trop drôle ! Ça veut me faire peur, maintenant !

Il se retourna à moitié sur sa chaise. Elle sentit son regard dans le dos, redouta ce qui allait arriver.

– Dis donc, t’as grossi ces derniers temps, je…

Elle jeta un morceau de margarine dans la poêle. Ça grésillait.

– Si tu veux des patates, t’as qu’à les laver toi-même.

– Une petite bouée autour de la taille, hein ?

– Arrête, dit-elle d’une voix lasse, comme si elle parlait dans le vide.

Ses doigts s’acharnaient sur l’emballage plastique du poisson, sans trouver l’encoche pour ouvrir.

– « J’ai une petite amie qui a trente ans, avec des seins qui pendouillent et des cuisses dodues… », chantonna-t-il sur une mélodie de comptine. Si tu crois que c’est marrant de vivre avec une truie qui grossit à vue d’œil !

– Ta gueule…

– À moins qu’elle ait trente-cinq… ou presque quarante ans ?

– La ferme ! cria-t-elle.

– Ah ? Tu veux que je la ferme ?

On aurait dit qu’il avait repris du poil de la bête. Son regard eut un étrange éclat, sa voix monta d’un cran.

– Tu voudrais que je sois tout gentil, rien que parce que t’es en cloque, hein ? Parce que tu veux me faire croire qu’il est à moi, ce môme… Mais on m’a pas aussi facilement que ça, moi ! éructa-t-il en faisant un geste en l’air. Je ne me suis pas senti très *fertile* ces derniers temps, pour dire ça comme ça. Et t’as pas été très portée sur la chose non plus, hein ? Alors il vient d’où, ce gosse ? Pourquoi ça serait le mien ? Est-ce que j’en sais moi, ce que tu fous à Hamar quand tu pars toute la journée ? Qu’est-ce que tu fous dans ton boulot de merde, espèce de traînée ? Je suis là, tout seul, et j’ai le temps de cogiter, crois-moi. T’étais pas un modèle de vertu quand je t’ai rencontrée… c’est le moins qu’on puisse dire.

Il se retourna vers le poêle, un rictus aux lèvres, et remua les cendres avec un morceau de bois tombé sur le sol.

– Non, ton histoire, t’as qu’à la faire gober à ton amant à Hamar. Qu’il paie l’addition !

Son rire se transforma en quinte de toux, grasse, mauvaise.

– Hé, gémit-il en gardant la main sur la bouche, t’as pas entendu ce que je t’ai demandé, putain ! T’as acheté des cigarettes ou pas ?

Il ne voyait pas ce qu’elle faisait. Elle avait saisi la poêle, maintenant brandie au-dessus de sa tête... Prenant son élan comme pour donner un coup de marteau, elle lui asséna le coup sur l’arrière de la tête. Cela fit un bruit sourd. Quelque chose se brisa et il tomba en avant, sur les genoux, son front heurtant la porte ouverte du poêle. Il ne bougeait plus : une masse informe, recroquevillée, tel un moine mendiant à genoux, la tête fracassée à moitié dans le poêle à bois.

Elle chancela un peu et poussa une longue expiration. Puis elle se ressaisit. Elle savait parfaitement ce qu’elle avait à faire. Elle le prit par-dessous les bras, le remit en position assise, le souleva à nouveau pour une meilleure prise et le traîna sur le sol, dans le couloir, vers la porte d’entrée. Il pesait une tonne, et pourtant il n’avait que la peau sur les os. Elle n’arrivait à le tirer que par à-coups, tous les cinquante centimètres. Les nausées la reprenaient, mais elle avait l’habitude. L’arrière de la tête cognait ses cuisses, et à chaque pas, elle sentait le sang chaud et poisseux imprégner l’étoffe de son pantalon. Mais elle gardait les yeux fixés sur les deux orteils qui sortaient de la chaussette trouée. Il fallait qu’elle tienne bon. Malgré le froid, elle était en sueur. Elle avait pensé avoir plus de forces.

Encore dix pas, encore...

Il fallait absolument le sortir de la maison, l’éloigner de là, le déposer dans la forêt. Elle ne craignait pas d’être observée, il n’y avait pas grand monde en cette période de l’année,

une fois que la saison des champignons était passée. Après, pensa-t-elle, l'esprit si clair qu'elle-même n'en revenait pas, elle n'aurait plus qu'à emporter les quelques affaires qu'elle avait et tout fourrer dans la voiture.

Il ne restait plus qu'à espérer que la Volvo démarre.

1

Halvor Rusten se tenait en haut des marches. Il ne faisait pas mine de vouloir s'écarter, comme s'il cherchait physiquement à l'empêcher d'entrer.

Bizarre, se dit Valmann, un peu énervé.

Au fond, ça lui permettait de penser à autre chose, et ce n'était pas plus mal. Il avait cherché par tous les moyens à différer le moment où il n'aurait plus d'échappatoire. Rusten l'avait en effet appelé pour dire simplement : « Jonfinn, je crois que tu devrais venir y jeter un coup d'œil. »

Puis il lui avait donné l'adresse. Il la connaissait... Il avait laissé tomber le journal et s'était jeté dans sa voiture.

Et voilà que Rusten lui bloquait le passage ?

– Je vous préviens, c'est pas beau à voir...

Les lèvres de Rusten continuèrent à bouger, à former d'autres mots, mais Valmann n'écoutait plus. Il était passé devant pour entrer, trouvant la remarque de Rusten assez déplacée. Depuis quand une scène de crime était-elle belle à voir ? Il le prenait pour un bleu ou quoi ? Il remarqua que Rusten portait un gros imper, alors qu'on était à la fin du mois d'avril. Ce genre de détails l'aidait à se concentrer sur autre chose, à garder son état d'excitation. Il avait besoin de la première distraction qui s'offrirait, car il se dou-

tait bien sûr de ce qui l'attendait à l'intérieur. Pire, il le savait :

« Morts tous les deux... », avait dit la voix sobre de Rusten au téléphone.

Tous les deux ?

Au fond ce n'était peut-être pas si étonnant, à leur âge... Il avait essayé de raisonner, de penser posément tandis qu'il poussait le moteur de sa vieille Mondeo sur la Furubergvegen, la longue route rectiligne qui menait à la vieille ferme de Furuberget gård, alors à quelques kilomètres en dehors des limites de la ville – un trajet qu'il faisait souvent à vélo autrefois, même à cette époque de l'année. Il se souvenait encore des pneus crissant sur les flaques qui gelaient dans la soirée, et de l'odeur délicate de la terre qui avait à peine eu le temps de dégeler.

Là-haut, à la lisière de la forêt, se trouvait la Villa Skogly, restée curieusement intacte, malgré les nombreuses constructions nouvelles de ces vingt ou vingt-cinq dernières années. Ils habitaient toujours là. Ils y habitaient déjà du temps de son enfance, du temps où il les connaissait si bien qu'il leur rendait visite presque tous les jours, à une certaine période. Ils devaient bien avoir dans les soixante-dix ans à présent, tous les deux. Il n'était pas rare que des événements tragiques surviennent avec des personnes âgées vivant un peu à l'écart. Il ne savait plus trop ce qu'ils étaient devenus ; cela faisait des années qu'il n'avait pas repris contact avec eux. La nature aurait pu suivre son cours normal...

Mais il savait qu'il se racontait des histoires. Que venait faire la police ici ? Pourquoi l'avait-on appelé... ?

Étranges pensées pour un policier expérimenté qui se rendait sur le lieu d'un crime. C'était pourtant le cas de Jonfinn Valmann lorsqu'il poussa la porte d'entrée et aperçut les techniciens qui s'affairaient entre les deux corps.

– Pas de chaussures ! entendit-il crier de l'intérieur.

Il était reconnaissant de cette diversion, reconnaissant de la combinaison en plastique des techniciens qui donnait une touche irréelle à la scène qu'il découvrait dans ce lieu familier. Il prit tout son temps pour enfiler la blouse, la charlotte et les protections pour les chaussures. Rien ne pressait. Personne n'allait prendre la clé des champs.

2

Ensemble dans la mort.

Lydia Hammerseng gisait, le corps tordu, au pied de l'escalier qui menait au premier étage, le fauteuil roulant avait heurté le mur. Son époux, Georg Hammerseng, était près de la porte donnant dans le salon, sur le dos. Cela devait faire un moment qu'ils étaient là, car l'odeur était forte, les corps avaient gonflé sous les vêtements, la peau avait pris une teinte bleue avec des surfaces gris foncé. Le sang séché avait laissé des traces noires sur le motif du vieux lino. Il faisait froid dans la pièce, de la buée sortait de la bouche de Trulsen qui, apparemment, était en charge du lieu du crime, puisqu'il fit part à Valmann de ses premières impressions.

– Ça ne va pas être facile de déterminer l'heure de la mort, vu le froid de canard qu'il a fait.

Trulsen venait d'être promu commissaire, et il prenait ses nouvelles fonctions au sérieux. Beaucoup trop au sérieux, selon l'avis de certains qui l'avaient aussitôt surnommé Snoopy, sans doute aussi à cause de son visage allongé d'où ressortait un nez très long. Le froid ambiant l'obligeait à renifler tous les deux mots qu'il prononçait.

– Si ce n'est pas triste, dit-il avec autant de compassion que s'il travaillait dans un bureau de pompes funèbres. Mais il faut bien qu'on fasse notre boulot. On n'a pas le choix...

Valmann, qui ne voulait pas croiser son regard, posa les yeux sur l'intérieur de cette maison qu'il reconnaissait bien, malgré les années écoulées depuis sa dernière visite. Et revint aux deux corps qui gisaient sur le sol.

Ensemble dans la mort.

La triste histoire de personnes âgées qu'on retrouve mortes à leur domicile, sans que personne ne se soit inquiété de leur absence et n'ait donné l'alarme. Ici, c'était d'autant plus tragique que ces deux-là avaient tenu bon à travers toutes les épreuves de la vie. Elle, Lydia Hammerseng, paraissait être tombée dans l'escalier et avoir fait une chute mortelle. Son époux gisait quelques mètres plus loin, la moitié du crâne explosée. Le fusil lui était tombé de la main.

Valmann frissonna. Rusten était entré derrière lui et se tenait un peu en retrait. Les trois hommes qui composaient l'équipe technique laissèrent ce qu'ils étaient en train de faire et se redressèrent. Pas de flash pour des documents photos. Personne ne dit rien. On aurait dit qu'ils attendaient tous quelque chose. Un mot de lui.

Rusten prit enfin la parole :

– C'est bien eux ?

Valmann hochait la tête. Cela faisait des années qu'il ne les avait pas revus, mais il n'y avait pas l'ombre d'un doute. Lydia Hammerseng, maigre comme une jeune fille sous les couches de vêtements, avait gardé ses beaux cheveux blonds – même s'ils étaient striés de gris à présent – dans la mort. Georg avait entretenu son corps grâce à la gymnastique, après avoir fait beaucoup de sport dans sa jeunesse. Le coup de fusil n'avait pas arraché le bas du visage avec la barbe soignée qui le caractérisait. Ils avaient formé un beau couple, l'air juvénile jusque dans leurs vieux jours et que le poids des ans n'avait pas entamé. C'était presque pire, pensa Valmann qui se rappelait avoir souvent traversé la rue pour éviter de croiser l'un ou l'autre, alors qu'il n'avait, au fond, aucune raison de le faire.

– Oui, c’est eux.

– Je savais que tu les connaissais.

La voix de Rusten. Douce, compréhensive. Il est trop gentil pour être flic, pensa Valmann, il aurait dû être prêtre.

– Merci.

Il se rendit compte qu’il n’avait plus rien à faire ici. Il avait accompli sa mission.

Rusten avait eu la confirmation de ce qu’il pensait et une identification provisoire des deux personnes. Trulsen avait mis les mains dans le dos, tel un agent qui patrouille en manifestant des signes d’impatience – ce qu’il avait été il n’y a pas si longtemps encore. Les autres allaient poursuivre leur travail, mais lui n’était pas de garde, il n’avait plus rien à faire ici. Tant mieux, et en même temps, il se sentait déchiré intérieurement.

– Putain, ce qu’on caille ! dit-il en enfouissant les mains dans les poches de son pantalon. Bon, je vais rentrer.

– Anita va venir ici, annonça Rusten.

– Anita ?

Évidemment. Elle était de garde ce soir. On était vendredi.

– Elle est en route après avoir réglé un problème de bagarre à Stange, une fête de jeunes qui a dégénéré.

Vendredi soir dans le Hedmark, fin avril. L’air aurait dû être printanier et au lieu de ça, on se gelait. Les jeunes auraient dû faire la fête dehors, cela leur aurait évité de saccager le premier club-house venu.

– Bon, je file, dit-il.

– Ah ?

Rusten n’était pas tout à fait prêt.

– Au cas où tu te poserais la question, j’ai parlé avec Moene.

– Et... ?

– C’est elle qui a confié l’affaire à Anita. Tu sais comment elle est dès qu’il s’agit d’impartialité dans les relations personnelles...

– Je sais, fit-il en adressant un geste de la main avant de sortir et d’aller vers la voiture.

Cela se voulait un signe détendu, voire plein d’allant. Une sorte de salut et de remerciement pour l’attention. Mais en son for intérieur, il serrait le poing. Gjertrud Moene, chef du poste, craignait qu’un engagement personnel trop important nuise au travail. Peu importe si l’inspecteur connaissait par hasard la victime d’un crime.

Encore qu’ici le mot « crime »...

Il s’assit au volant de sa Mondeo, tourna la clé de contact et mit le chauffage à fond. Telle que se présentait la scène dans cette maison à la lisière de la forêt, rien ne laissait penser à un crime. Lydia, c’est-à-dire Mme Hammerseng, invalide après une série d’opérations ratées de la hanche – il avait même été question de dédommagements – s’était, selon toute vraisemblance, cassé la nuque en tombant dans l’escalier avec son fauteuil roulant. Dans un moment de désespoir, son mari, qui ne pouvait envisager de continuer de vivre sans elle, s’était tiré une balle dans la tête. Et en chasseur averti, il ne s’était pas raté.

Telle était la lecture des faits pour un inspecteur qui connaissait personnellement les deux victimes, fût-ce il y a longtemps. De toute façon, avec Anita au travail, il serait tenu au courant. Cela faisait bientôt quatre mois qu’ils vivaient ensemble et leur couple semblait bien fonctionner. Si bien même qu’il ressentit une boule dans la gorge à la pensée de la tragédie qui s’était jouée dans la Villa Skogly, où Georg Hammerseng avait suivi sa femme dans la mort après un mariage de près de cinquante ans, soit un demi-siècle, avec les bons et les mauvais jours.

3

Il était presque onze heures et demie quand elle rentra à la maison. Valmann lisait.

– Il paraît que tu as été là-haut, déclara-t-elle aussitôt.

– Rusten m'a appelé. Il savait que je les connaissais. Je suis resté là-bas dix minutes, grand max.

Il avait l'air de s'excuser d'avoir été là-haut, et cela le mit de mauvaise humeur. Il n'avait pas de comptes à rendre.

– Il me l'a dit.

Elle avait enlevé sa veste d'uniforme qui, sur elle, était très seyante, trouvait-il. Il faut dire qu'avec le corps qu'elle avait tout lui allait...

– Tu les connaissais bien ?

Elle traversa le salon, direction la chambre à coucher, fit le tour du canapé où il occupait son coin habituel, et lui caressa les cheveux de la nuque.

Ça lui fit du bien.

– Connaître, c'est un grand mot. Hamar est une petite ville. On se connaît forcément tous plus ou moins.

– Il y a des façons plus élégantes de mourir, lâcha-t-elle. C'est vraiment triste, oui...

Son ton de voix était léger. Presque trop léger pour lui à cet instant. Mais heureux qu'elle n'approfondisse pas la question, il voulut lui saisir la main. Trop tard. Le dos tourné, elle se dirigeait déjà vers la chambre.

– Euh, dit-il en regardant autour de lui, je n'en suis pas sûr.

– Oh, je ne te crois pas, dit-elle en riant.

– Ça a tellement changé, répondit-il avec une réelle surprise. Ils ont modifié le tracé des sentiers, abattu des arbres, etc.

Il jeta un regard alentour et remarqua qu'il se trouvait dans une nouvelle forêt, où il aurait facilement pu se perdre, sans fantômes, sans souvenirs. Il en éprouva un soulagement indicible. Il eut envie d'étreindre le premier pin qu'il voyait, mais se ravisa et enlaça sa compagne.

– Et si on achetait un chien ? lui murmura-t-il dans l'oreille. Tu crois que ce serait une bonne idée ? On pourrait venir se balader ici tous les soirs.

– Espèce de lâche, va ! chuchota-t-elle entre deux baisers.

– Tout à fait d'accord. Je crois que nous allons attendre un peu avant de prendre cette décision.

Il battit en retraite. Cette idée de chien, c'était uniquement pour faire diversion.

– Je n'ai plus que quatre jours d'arrêt maladie, répondit-elle. Bref, nous n'avons pas toute la vie devant nous.

Et il comprit soudain qu'elle parlait d'autre chose que d'acheter un chien.

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2012. N° 96444()
IMPRIMÉ EN FRANCE